

JBC. TCHAMKO

De larmes et de sang



JBC. TCHAMKO

De larmes et de sang

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4068-6

Dépôt légal : mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

7 juillet 2006, prison pour femmes des Yvelines

Allongée sur sa couche, Anne feuilletait un magazine vieux de plusieurs mois, que sa codétenue libérée pour raisons médicales, avait eu la gentillesse de lui laisser en partant. Elle, de son côté, n'avait toujours rien obtenu malgré ses nombreux appels à la clémence.

Anne envoya valser la revue dans un coin et se leva. S'approchant des barreaux rouillés de sa cellule, elle se hissa sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Dans la cour de la prison, des détenues effectuaient leur promenade du jour en silence.

Elle se rassit sur son lit, la tête entre les jambes, luttant contre le cafard qui commençait à se faire de plus en plus oppressant. Au bout d'un moment, elle parvint à reprendre le dessus et s'empara de son oreiller. Une de ses mains farfouilla à l'intérieur de la taie et en retira une photographie, qu'elle contempla. Dessus, Jean, son unique amour, avait le visage penché sur le couffin posé sur ses genoux à elle, dans lequel se trouvait Eric leur fils de deux mois. Les

larmes lui vinrent aux yeux. Comme le temps passait si vite...

Anne entendit des bruits de pas et se dépêcha de remettre la photo à sa place. Une clé tourna dans le verrou. La porte de sa cellule s'ouvrit et une gardienne entra, sa matraque à la main.

– Alors, on s'ennuie depuis que sa petite copine est partie ?

Anne ne broncha pas. Elle ne connaissait que trop bien celle qu'elle avait en face d'elle, pour savoir que tout prétexte lui serait bon pour la rouer de coups.

– Va savoir ce que tu nous mijotes ! J'aurais sans doute intérêt à te faire une fouille au corps !

Anne se raidit.

– Qu'est-ce que vous me voulez à la fin ?

La surveillante pointa sa matraque sur la blouse de la détenue. Anne la repoussa d'un geste brusque, mais elle revint à la charge et la fit lentement glisser dessus.

– Vous ne m'intéressez pas !

– Tu préfères peut-être passer la nuit au mitard !

– Mais je n'ai rien fait !

– Ça, c'est toi qui le dit !

– Je peux savoir ce que vous êtes en train de faire ?

La "tortionnaire" se retourna et affronta le regard furieux de sa supérieure, qui se tenait sur le seuil de la porte.

– La détenue avait une attitude bizarre...

– Sortez !

La matonne jeta un coup d'œil menaçant à Anne. Sa chef s'écarta pour la laisser passer, puis elle

pénétra dans la cellule. Anne baissa la tête, scrutant le sol gris.

– Meunier, le directeur veut vous parler ! Debout !

Anne obéit et lui tendit ses poignets, en silence. La surveillante en chef lui passa des menottes, puis lui fit signe d'avancer. A l'extérieur, une de ses adjointes leur emboîta le pas.

Le trio longea un couloir interminable et s'arrêta devant une porte blindée. La gradée l'ouvrit et poussa doucement Anne devant elle.

– Je vous amène Meunier !

L'homme bedonnant assis derrière un bureau mal éclairé qui disparaissait sous une pile de documents poussiéreux, leva les yeux du dossier qu'il était en train de consulter et désigna une chaise à la détenue.

– Je préfère rester debout si ça ne vous dérange pas !

– Si ça me dérange ! Assis !

Anne obéit. L'homme replongea dans la lecture de son dossier. Il finit par le refermer et la dévisagea avec mépris. Elle soutint son regard sans ciller.

Le directeur repoussa sa chaise. Il marcha jusqu'aux rideaux criards qui dissimulaient une petite fenêtre, les ouvrit en grand et scruta le dehors.

– Dites-vous bien, que ce n'est pas de gaieté de cœur que je me plie à leur décision !

Anne sentit son cœur faire des bonds dans sa poitrine, mais elle n'osa croire au miracle qu'elle avait tant espéré. Son interlocuteur revint sur ses pas et sortit une enveloppe d'un des tiroirs de son bureau, qu'il lui jeta.

– Vous pourrez remercier votre avocat !

– Vous voulez dire que...

– Oui, vous êtes libre ! La grâce présidentielle vous a enfin été accordée !

Il prit un document dans le tiroir ouvert et le parapha, avant de le tamponner.

– Voici votre bon de sortie ! Marguerite va vous accompagner au “dépôt” !

Anne se leva, le précieux sésame à la main. Sa chaise tomba dans un bruit sourd. Elle se confondit en excuses et recula vers la porte. La surveillante en chef, qui connaissait son histoire par cœur, lui enleva ses menottes, un brin d’émotion dans la voix.

– Allons-y Meunier !

Anne la suivit, sans un regard pour le maître des lieux, qui lui murmura néanmoins “bonne chance”, alors que la porte du bureau se refermait sur elle.

Le même jour, quelques heures plus tard

La rame de métro s’arrêta à la station Gare du Nord dans un sifflement infernal et ses portières s’ouvrirent, déversant leur flot de passagers sur le quai.

Anne descendit d’un des wagons, emmitouflée dans un imperméable en skaï qui avait traversé le temps, une petite valise de toile à la main. Elle se fraya tant bien que mal un passage parmi la foule, tout en regardant autour d’elle avec effarement. Tant de choses semblaient avoir changé en vingt ans. Une femme vêtue d’une étrange robe noire qui la recouvrait de la tête aux pieds, la bouscula et s’éloigna sans même s’excuser, tenant par la main une gamine en bas âge.

Anne se dirigea vers l'une des sorties de la station. Elle connaissait le chemin par cœur et aurait pu le faire les yeux fermés. Elle eut pourtant du mal à reconnaître le quartier de son enfance, en émergeant à l'air libre. Des immeubles modernes étaient sortis de terre un peu partout, reléguant à l'arrière-plan, les plus anciens. Les rues avaient été élargies et les commerces étaient bien plus nombreux qu'autrefois. Elle eut un pincement au cœur en passant dans la rue qui avait abrité ses amours et se mordit les lèvres pour ne pas pleurer. S'arrêtant devant son ancien immeuble, elle leva la tête et observa l'un des appartements du second étage, comme si elle s'attendait à voir une ombre lui faire un signe de la main de derrière la fenêtre. La porte cochère de l'immeuble s'ouvrit, la faisant sursauter. Un adolescent parut, un bouledogue français en laisse. Il lui sourit et du pied, empêcha la porte de se refermer.

– Allez-y !

– Non...

Anne reprit sa route et s'arrêta de nouveau un peu plus loin. Le cœur rempli d'émotions, elle contempla l'enseigne vieillotte du café. Cela faisait si longtemps qu'elle attendait ce moment.

Elle poussa la porte vitrée et pénétra dans l'établissement enfumé. Un sexagénaire joufflu, essuyait des verres, tournant le dos aux clients attablés devant leurs consommations. A ses côtés, une femme chétive aux cheveux grisonnants, s'affairait derrière une minuscule caisse enregistreuse.

– Bonjour Maurice...

Le brasseur tressaillit et le verre qu'il tenait à la main, s'écrasa sur le sol carrelé. La préposée aux

comptes leva les yeux et contempla la nouvelle venue, bouche grande ouverte.

– Jésus, Marie, Joseph !

– Bonjour Jeannette...

– Comment se fait-il que... quand... ?

– Ce matin...

Maurice se redressa, des débris de verre dans une main. Il s'en débarrassa et fixa Anne avec haine.

– Alors comme ça, ils t'ont relâchée !

Des clients interrompirent leurs conversations et dévisagèrent Anne avec curiosité. Les doigts du brasseur crissèrent sur le bois du comptoir.

– Tu ne crois pas que tu nous as assez fait de mal comme ça ! Fous le camp !

Anne ne bougea pas. Envahi d'une fureur indescriptible, son interlocuteur fit mine de sortir de derrière son comptoir. Sa femme s'interposa aussitôt entre le portillon et lui.

– Maurice, non, pas devant les clients !

– Laisse-moi passer que je lui règle son compte !

– Maurice !

Il insista. Jeannette réalisa qu'elle ne pourrait pas le contenir bien longtemps et se tourna vers Anne, l'implorant du regard.

– Je vous en prie, allez-vous en !

Anne fit non de la tête. Des habitués s'en mêlèrent.

– T'as pas entendu ce que vient de te dire la dame ? Barre-toi ! “Pue la taule” !

Anne préféra les ignorer.

– Je suis venue chercher Eric !

– Il n'est pas ici !

– Vous mentez ! Je sais que vous aviez tout fait pour obtenir sa garde !

Jeannette blêmit. Elle s’agrippa au portillon, repoussant de toutes ses forces son mari qui soufflait comme un taureau. Celui-ci pointa un doigt rageur sur Anne.

– Nous ne voulons plus jamais entendre parler, ni de toi, ni de ton vaurien de fils !

– Au cas où vous l’auriez oublié, c’est aussi le fils de Jean !

Le visage du brasseur vira au rouge écarlate et un jet de salive dégouлина de ses lèvres. Il bouscula son épouse et ses mains encerclèrent le cou d’Anne. Des clients se précipitèrent pour lui faire lâcher prise, mais il continua de serrer, les yeux exorbités. La pestiférée commença à manquer d’air et tituba.

Jeannette, qu’une âme serviable avait aidé à se relever, se rua sur son mari en hurlant :

– Arrête Maurice ! Tu vas finir par la tuer !

– C’est tout ce qu’elle mérite !

– Lâche-la ! Lâche-la ou tu deviendras comme elle !

A regret, le “tueur” desserra son étreinte et repoussa les habitués qui essayaient de lui faire entendre raison. Il plongea soudain derrière son comptoir et en ressortit, une carabine à la main.

– Maintenant, tu as intérêt à dégager vite fait d’ici !

Inquiets, certains clients trouvèrent refuge sous les tables. Jeannette attrapa Anne par le bras.

– Allez-vous en !

Les yeux brouillés de larmes, Anne se dégagea et marcha à reculons vers la porte du café.

– Je ne vous abandonnerai pas mon fils !

Jeannette la fusilla du regard.

– Vous semblez oublier que c’est déjà fait !

Elle ouvrit en grand la porte de son établissement, l’empoigna avec une force insoupçonnée et la jeta dehors. Anne glissa sur la chaussée humide et s’étala de tout son long. Le contenu de sa petite valise de toile finit dans un caniveau.

Anne se releva et rassembla ses affaires, sans se soucier des égratignures qui ornaient son front et un de ses genoux. Des passants s’arrêtèrent pour lui proposer leur aide, mais elle refusa. Jeannette et Maurice la regardaient faire, postés derrière la porte de leur café. Ils restèrent là un moment, puis finirent par regagner leur comptoir en la maudissant tout haut.

Anne referma sa valise et se mit à avancer droit devant elle, sans savoir exactement où elle allait.

A l’angle de la rue voisine, se trouvait une boulangerie dont l’intérieur ressemblait à celui de beaucoup d’autres, avec pour seule grosse différence, une affiche portant la mention « Meilleur ouvrier de France 2003 » placardée sur l’un des murs. Derrière le comptoir, une brune, boulotte, se débattait avec la ficelle du paquet contenant les pâtisseries choisies par la cliente qui se tenait devant elle.

Elle finit par avoir le dessus et déposa en soupirant la commande sur le comptoir.

– Et voilà !

– Combien vous dois-je ?

– Six euros soixante, madame Jasmin !

La cliente farfouilla un moment dans son sac à main et sortit son porte-monnaie, qu’elle tendit à la boulangère.

– Prenez ce qu’il vous faut !

Charlotte lui fit un grand sourire et s’exécuta. Elle allait lui rendre son bien, lorsqu’elle vit une silhouette passer devant la vitrine. Blanche comme un linge, elle suspendit son geste. Intriguée, la cliente se retourna et regarda au dehors.

– Mon petit, qu’avez-vous ? On dirait que vous venez de voir un fantôme !

Charlotte lui tendit son paquet puis son portemonnaie et passa la tête dans la porte du fournil.

– Richard, je m’absente une minute !

– Ok, j’arrive !

Un blond d’une trentaine d’années émergea de l’arrière-boutique, couvert de farine.

– Où est-ce que tu vas ?

– Juste vérifier un truc !

Richard dévisagea Charlotte avec ahurissement. Elle enleva son tablier, le jeta en boule sur le comptoir et sortit au pas de course. Apercevant la silhouette familière qui s’éloignait lentement, elle lui courut après.

– Anne ! Anne !

Ses appels furent couverts par les bruits des voitures. Charlotte accéléra l’allure en pestant et en bousculant les passants qui la gênaient. Elle eut droit à quelques injures, mais n’y prêta guère attention. Un feu rouge, lui permit de refaire un peu de son retard. Au bord de l’asphyxie, elle s’arrêta de courir.

– Anne ! Anne Meunier !

Cette fois, Anne l’entendit et se retourna. Charlotte arriva à sa hauteur, toute essoufflée.

– Je n’ai donc pas rêvé !

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Mais, Anne, c'est moi !

Anne examina le visage disgracieux de l'inconnue, sans parvenir à mettre un nom dessus.

– Vous vous trompez de personne !

Elle poursuivit son chemin. Charlotte en resta abasourdie.

– J'ai donc changé à ce point !

Anne s'arrêta de nouveau. Charlotte la rejoignit, enleva la barrette qui retenait ses longs cheveux tirés en arrière et les ébouriffa.

– Je les avais plus frisés à l'époque ! Bon, c'est vrai, j'ai aussi pris quelques kilos ! Mais c'est normal à trente-cinq ans ! Ce n'est pas une raison pour m'oublier !

– Charlotte ?

L'intéressée fit oui de la tête. Anne passa une main tremblante sur son visage, la retira presque aussitôt et s'effondra en larmes dans ses bras. Charlotte la couvrit de bisous.

– Viens, ne restons pas ici !

Anne la repoussa.

– Il faut que je retrouve Eric ! Tu comprends ? Je dois le retrouver !

Charlotte lui tendit la main, en souriant.

– Je sais où il est !

Anne hésita quelques secondes, puis elle y glissa la sienne et posa sa tête sur son épaule avec lassitude. Charlotte empoigna sa valise et elles rebroussèrent chemin.

La porte de la boulangerie s'ouvrit avec fracas et Charlotte entra, en soutenant Anne de son mieux. Richard quitta aussitôt son comptoir.

– Mais bon sang...

– Ce n'est pas le moment !

Les clients présents, examinèrent le trio avec curiosité.

– Mon bébé ! Ils ont pris mon bébé ! Mon bébé !

Anne éclata en sanglots et s'accrocha au cou de Richard, qui la prit bien malgré lui dans ses bras.

Charlotte grimpa les escaliers, la valise de toile dans une main. Richard la suivit, peinant sous le poids de son fardeau. Les clients vinrent aussitôt se presser au bas des marches. Richard se retourna, leur adressa un sourire, puis il poursuivit son ascension.

– Qui est-ce ?

– Je t'expliquerai plus tard...

– Et pourquoi pas maintenant ?

En haut des marches, Charlotte laissa choir la valise et lui arracha presque Anne des bras.

– Mais, qu'est-ce que tu fais ?

– Redescends ! Je prends le relais !

Charlotte ouvrit une porte et s'engouffra dans la pièce, Anne à califourchon sur son dos. Troublé, Richard secoua la tête, puis il dévala les escaliers tout en évitant de répondre aux interrogations des clients. Les repoussant vers leur espace, il reprit son service là où il l'avait interrompu. Il se retrouva enfin seul et alla tirer le verrou derrière lui. Grim pant au premier, il s'arrêta devant la porte de la chambre où Charlotte avait installé l'inconnue.

– Tu veux bien m'expliquer ?

Charlotte tamponna une nouvelle fois le front de son amie avec le gant de toilette qu'elle tenait à la

main. Les yeux grands ouverts, ses longs cheveux roux étalés sur les oreillers, Anne était en proie à une crise mystérieuse, ponctuée de larmes entrecoupées de bribes de phrases inintelligibles et d'éclats de rire discontinus.

– Elle n'a vraiment pas l'air de tourner rond ! C'est qui au juste ?

Charlotte s'arrêta et posa sa compresse sur le lit, regardant tout autour d'elle. La chambre n'était pas très grande, mais rangée avec soin. Aux murs, des posters de rappeurs côtoyaient ceux de Bob Marley. Son regard revint se poser sur le lit d'enfant dans lequel Anne était allongée et elle se souvint qu'il n'avait pas été occupé depuis bien longtemps.

– Je te parle !

– C'est Anne !

– Anne ?

Richard contempla leur invitée, puis la photo de l'adolescent roux, posée sur la table de chevet. Il sursauta et recula vers la porte.

– Je veux qu'elle s'en aille ! Tu m'entends ?

Charlotte se fit toute petite et attendit qu'il soit redescendu, pour sortir passer un appel de son portable dans le couloir.

Charlotte retourna dans la chambre sur la pointe des pieds. Calmée, Anne fixait un point invisible au plafond. Elle s'assit à ses côtés et se pencha en avant.

– Attends, je vais t'aider à te débarrasser de ton imperméable !

Anne repoussa sa main, puis se tourna sur le côté.

– Je vais me débrouiller toute seule !

– Le docteur ne devrait pas tarder ! Tu as de quoi te changer dans l'armoire !

Charlotte se leva.

– Charlotte !

– Repose-toi ! Nous aurons tout le temps de parler plus tard !

La porte se referma sur elle. Anne se redressa aussitôt et enleva son imperméable. Elle déboutonna ensuite son chemisier et contempla les cicatrices boursouflées qui ornaient sa poitrine, souvenirs d'une violente altercation qu'elle avait eue avec deux autres détenues dont elle avait refusé les avances. Elles avaient juré de le lui faire payer et étaient parvenues à leur fin, un jour qu'elle se trouvait seule dans les douches. Leurs lames de cutter s'en étaient données à cœur joie, ce qui lui avait valu deux mois d'hospitalisation en soins intensifs.

Anne se dépêcha de refermer son chemisier. Charlotte ne devait jamais la voir comme ça, jamais. Des larmes lui vinrent aux yeux, alors qu'elle se recouchait.

Richard rongea son frein en silence, assis derrière la caisse. Soudain, il se leva et s'approcha de Charlotte.

– A quoi tu joues ?

Elle déposa la commande du client sur le comptoir en haussant les épaules.

– Je ne te comprends pas !

– Tu sais très bien de quoi je veux parler ! Elle n'a rien à faire chez nous !

Un client pénétra à cet instant dans la boulangerie. Richard regagna sa place, mais ne tarda pas à revenir à la charge en chuchotant :

– Je croyais qu'elle avait pris perpète !

Charlotte déposa la commande du client sur le comptoir, en haussant les épaules. Il paya et s'en alla. Richard referma la porte sur lui.

– T'es inconsciente ou quoi ! Cette femme a tué ton frère !

– C'était un accident !

– Bon sang ! Mais tu t'entends parler ?

Richard se frappa le front.

– T'imagines la réaction de tes parents quand ils vont savoir qu'elle est ici ?

– J'ai le droit d'accueillir qui je veux chez moi !

– Et moi, je n'ai pas mon mot à dire ?

Le carillon de la porte résonna, interrompant la dispute orageuse. Richard se composa un sourire de façade et se consacra aux clients qui venaient d'entrer. Charlotte en profita pour remonter à l'étage.

Anne était étendue sur le lit, yeux fermés, vêtue d'une des chemises de nuit de Charlotte. Le médecin lui jeta un dernier coup d'œil, puis referma sa sacoche et sortit de la chambre sans faire de bruit.

Charlotte, qui attendait adossée au mur du couloir, lui sauta dessus.

– Alors ?

– Je n'ai rien décelé d'anormal, mais je lui ai quand même prescrit des calmants pour l'aider à dormir !

– Sa crise...

– Elle me paraît en bonne santé !

Le sexagénaire rajusta ses bretelles et tendit une ordonnance à Charlotte, en murmurant :

– Assurez-vous qu’elle respecte bien la posologie !
On ne sait jamais avec ces gens là !

– Docteur, Anne n’est pas une toxico !

– J’ai entendu dire tellement de choses sur elle ! Et puis... ces cicatrices...

– Quelles cicatrices ?

– Les siennes ! Vous ne les avez pas vues ?

– Non !

– Ce n’est pas bien joli tout ça ! Elle est au courant pour son fils ?

– Pas encore !

Charlotte agrippa le bras du médecin.

– Promettez-moi de ne rien dire à mes parents !

Le médecin secoua la tête, puis marcha vers les escaliers. Il adressa un au revoir poli à Richard, qui rangeait des baguettes tout juste sorties du four et prit congé.

– Alors ? Qu’est-ce qu’elle a ?

– Rien de bien méchant ! répondit Charlotte, du milieu des marches.

– Tant mieux ! Elle peut rester ici ce soir, mais dès demain, tu me la fous à la porte !

– Richard, elle a quand même été ma meilleure amie !

– Je ne veux pas le savoir !

Richard regagna son fournil, en évitant de croiser le regard furieux de Charlotte. Elle voulut le suivre pour plaider sa cause, mais l’arrivée de nouveaux clients l’en dissuada.

Anne se réveilla le lendemain matin, la tête lourde et les muscles endoloris. Sa première nuit de liberté

avait été agitée, son sommeil hanté par les moments horribles qu'elle avait vécus en prison. Elle quitta son lit et sortit pieds-nus de la chambre. Dans le couloir, elle s'immobilisa, indécise. Il lui fallut quelques minutes pour se rappeler où elle se trouvait. Elle se dirigea alors vers la salle de bains que lui avait indiquée Charlotte, la veille au soir.

Anne pénétra dans la pièce, mais battit aussitôt en retraite, rouge comme une pivoine. Richard attrapa une serviette de bains qu'il noua autour de ses reins et acheva de se raser. Il ouvrit ensuite la porte en grand.

– Voilà, la place est libre !

Anne s'écarta pour le laisser passer, chuchotant un merci presque inaudible. Richard agita le rasoir qu'il tenait en main, sous ses yeux.

– Je le prends avec moi ! On ne sait jamais !

Il partit à grandes enjambées. Anne prit possession des lieux et s'enferma à double tour.

Anne sortit de sa chambre, flottant dans la robe fleurie que Charlotte avait déposée sur le lit, pendant qu'elle se trouvait à la salle de bains. Elle était plus déterminée que jamais à récupérer son fils et cette fois, elle saurait se montrer forte face à ses beaux-parents.

Sa valise à la main, elle descendit les escaliers menant à la boulangerie et s'immobilisa, désespérée. Des clients faisaient la queue jusque sur le trottoir à l'extérieur. Débordés par les commandes, Charlotte et Richard couraient dans tous les sens.

Anne déposa sa valise à ses pieds. Charlotte tourna la tête et l'aperçut, plantée au bas des escaliers. Elle s'arrêta quelques secondes pour souffler et en profita pour venir lui parler.

- Où tu vas ?
- Je m'en vais !
- T'en aller ? Mais... tu ne peux pas partir comme ça !
- Et Eric ?
- Je te dirai tout ce que tu dois savoir ! D'accord ? S'il te plaît !

Anne se laissa convaincre de différer son départ. Toute heureuse, Charlotte lui proposa de venir leur donner un coup de main. Richard fronça les sourcils, l'attrapa par le bras et l'entraîna à l'arrière.

– Je ne veux pas d'elle ici ! Elle pue la taule à plein nez !

– Richard...

– Dis-lui de s'en aller ! Maintenant !

Charlotte lui fit lâcher prise et planta son regard dans le sien.

– Tout le monde a droit à une seconde chance dans la vie ! Tu en sais quelque chose, non !

Richard tourna les talons et la porte du fournil claqua avec violence. Charlotte revint à l'avant et sourit à Anne, qui commençait à paniquer de se retrouver ainsi seule face aux clients. La boulangerie se vida au fur et à mesure.

Les deux amies descendirent à la station Barbès Rochechouart et empruntèrent l'un des couloirs menant à la sortie. Elles débouchèrent sur une avenue, où les enseignes des commerces scintillaient déjà de mille feux. Sur les trottoirs, devant les magasins fermés, des groupes d'hommes discutaient vivement entre eux.

Anxieuse, Anne interrogea :

– Tu crois qu’il sera là ?

Charlotte hocha la tête en silence, repensant à ce qui s’était passé cet après-midi.

Elle n’avait pas quitté Anne de toute la journée, de peur que celle-ci ne s’en aille demander des comptes à ses parents, qui étaient loin de se douter qu’elle l’hébergeait. Anne avait bien essayé de la questionner à propos d’Eric, mais elle était restée évasive à chaque fois, prétextant attendre le bon moment pour tout lui dire. Ce petit manège avait fini par avoir raison des nerfs de son amie, qui sans lui laisser le temps de s’expliquer, avait regagné sa chambre. Elle en était ressortie, enveloppée dans son imperméable en skaï et avait dévalé les escaliers sans un mot.

– Où tu vas ? lui avait demandé Charlotte, alarmée.

– Chez tes parents... puis j’aviserais !

– Mais... tu ne connais personne...

– Ne t’inquiète pas pour moi ! En prison, ils m’ont donné des adresses...

Charlotte avait tout fait pour la retenir et ne pas la perdre une seconde fois, mais Anne avait campé sur ses positions. Retranché dans son antre, Richard avait bien entendu leur dispute, mais il n’avait même pas bronché, soulagé de savoir qu’enfin elle s’en allait. Désespérée, Charlotte avait alors fait une dernière tentative.

– Eric a besoin de toi !

– Tu essaies d’insinuer que je compte de nouveau l’abandonner !

– Je suis désolée ! Oublie ce que je viens de dire !

– Non, au contraire, va jusqu’au bout de ta pensée...

Soudain, prise de vertiges, Anne s'était agrippée à la rambarde de l'escalier. Charlotte avait bien tenté de lui venir en aide, mais elle l'avait rudement repoussée.

– Tu as gagné ! Je vais te conduire à ton fils !

Elles étaient ensuite tombées dans les bras l'une de l'autre, scellant leur réconciliation dans un bain de larmes.

Anne, qui n'avait toujours pas eu de réponse à sa question, redemanda :

– Tu crois qu'il sera là ?

– En tout cas, je sais qu'il traîne souvent par ici !

Anne jeta des coups d'œil de tous les côtés, s'attendant à voir surgir Eric à n'importe quel moment. Avisant un jeune planté sur le trottoir d'en face qui ne les quittait pas des yeux, Charlotte le lui désigna discrètement.

– Il a l'air d'être un habitué !

– Tu penses qu'il le connaît ?

– Allons lui demander !

Elles traversèrent la rue, entre les voitures arrêtées au feu rouge. "L'habitué" passa une main sur son crâne rasé, alors qu'elles s'avançaient dans sa direction.

– Bonsoir !

– Ouech les meufs ! Vous cherchez quoi ?

– Nous cherchons quelqu'un !

Le jeune se mit à rouler des mécaniques, en faisant de grands gestes avec ses mains.

– Tu t'es crue à *Perdu de vue* ou quoi ? Je fais du business moi ! Mais si vous m'achetez quelque chose, je peux peut-être vous aider !

Anne et Charlotte échangèrent un regard navré. Le caïd en herbe observa les alentours, puis ouvrit en grand son blouson en cuir. Sur le côté gauche, pendouillaient des montres en toc, des chaînes et des colliers, retenus par des épingles à nourrice. Sur le côté droit, des petits sachets de comprimés de toutes les couleurs, étaient cousus à même le cuir.

Le “businessman” referma rapidement son bac à marchandises.

– Décidez-vous vite ! Les keufs ne sont jamais loin !

Il dévisagea tour à tour Anne puis Charlotte.

– Des meufs comme vous, je suis sûr que ça doit aimer s’écarter au pieu et j’ai ce qu’il vous faut !

Devant la mine décomposée des deux femmes, il éclata de rire. Un groupe d’hommes qui conversait un peu plus loin, tourna la tête dans sa direction. Le jeune se tut, mais revint aussitôt à la charge.

– Je crèche pas loin, si vous voulez un endroit tranquille pour faire votre choix !

Charlotte dut se faire violence pour ne pas le renvoyer chez ses parents, à coups de pied dans le derrière.

– Désolé, mais cela ne nous intéresse pas !

Dépité, le jeune émit un bruit bizarre entre ses dents et dévisagea Anne avec insistance.

– T’es sûre que tu ne veux rien toi ? Moi, je dis ça comme ça, vu la tronche que tu te trimballes...

Charlotte jeta un coup d’œil à sa montre-bracelet. Il allait bientôt être vingt et une heures. Et dire qu’elle avait promis à Richard de ne pas traîner. Poussant un soupir, elle chuchota à Anne :

– On n'en tirera rien de bon ! Allons-y !

Elles remercièrent le jeune pour le temps qu'il leur avait accordé et s'éloignèrent. Celui-ci leur courut après.

– Oh ! Vous allez où là ?

Il les dépassa et se planta devant elles.

– Je connais tout le monde ici ! Vous cherchez qui ?

Charlotte ouvrit la sacoche banane qu'elle portait en bandoulière et lui tendit une petite photographie jaunie par le temps.

– Ouais, je le connais ! C'est le morphale qui sort avec la ouf aux cheveux violets ! Tu me donnes quoi en échange ?

– Un billet de dix euros qui sent bon la sueur et la farine de meunier !

– Montre !

Charlotte sortit un billet froissé de l'une des poches de son jean. Le jeune le lui arracha carrément des mains et s'empressa de l'empocher.

– Il squatte un immeuble avec ses potes, vers la porte de Clignancourt !

– Tu saurais nous dire la rue ?

– Rue du roi d'Alger, je crois !

L'indic de fortune s'éloigna avec une démarche de guignol. Anne et Charlotte se regardèrent, puis rebroussèrent chemin vers la station de métro.

Station Simplon, elles descendirent et empruntèrent un escalator, qui les mena à l'extérieur. Longeant le boulevard Ornano, elles finirent par trouver à l'angle d'une pharmacie, la rue indiquée par

le jeune, une petite rue mal éclairée, à sens unique, bordée d'immeubles anciens en très mauvais état.

Elles passèrent devant un bar dans lequel de la musique jouait en sourdine et répondirent aux bonsoirs des clients qui fumaient sur le pas de la porte, tout en cherchant le squat des yeux.

Charlotte s'arrêta devant un vieil immeuble de quatre étages, aux fenêtres murées.

– Je crois bien que c'est ici !

Anne eut un mal fou à contenir les battements désordonnés de son cœur.

– Tu... tu en es sûre ?

Charlotte secoua la tête et contempla l'édifice à l'abandon. Ses murs dévorés par endroits par de la moisissure tenace, étaient tagués d'insultes et de graffitis argués sur la violence. La porte d'entrée en fer rouillé était à moitié défoncée et dessus, était collée une affiche de la préfecture de police de Paris.

Anne et Charlotte s'approchèrent d'un peu plus près pour la déchiffrer : « Immeuble insalubre, fermé pour réfection totale »

– Qu'est-ce qu'on fait ?

Charlotte prit une profonde inspiration et poussa résolument la porte d'entrée qui s'ouvrit en grinçant sur ses gonds. Elle entra dans l'immeuble, Anne sur ses talons.

L'intérieur humide, traversé de long en large par des courants d'air frais, était plongé dans l'obscurité. Charlotte avançait à tâtons, quand quelque chose frôla ses jambes et s'éloigna en couinant, lui arrachant un cri de terreur. Anne agrippa son bras.

– C'était quoi ça ?

– On aurait dit... un rat !

Elles furent prises de panique, à l'idée d'être cernée par une horde de rongeurs. Une des mains de Charlotte buta sur un interrupteur et elle appuya dessus. Une lumière pâle éclaira ce qui avait dû être autrefois le hall d'entrée, les laissant bouche bée. Des dizaines de fils électriques entremêlés flottaient au-dessus de leurs têtes et étaient reliés à un vestige de compteur EDF. Les boîtes aux lettres débordaient de prospectus et de courriers et sur les murs, des plaques de mousse verdâtre formaient de bien curieuses arabesques.

De l'un des étages, leur parvint des battements de djembé et des éclats de rire. Les yeux brillants d'excitation, Anne murmura :

– Ce doit être eux ! Eric !

Baissant la tête, elle gravit les premières marches de l'escalier pourri menant aux étages. Charlotte regarda de nouveau sa montre, étouffa un juron, puis lui emboîta le pas, tout en lui recommandant la plus grande prudence.

Il ne semblait pas y avoir âme qui vive, dans les appartements en vis-à-vis du premier étage. Anne et Charlotte allaient poursuivre leur ascension, quand elles tombèrent sur deux adolescentes au visage couvert de piercings.

– Vous venez pour la teuf vous aussi ? interrogea l'une des jeunettes, en détaillant leur look.

– En fait...

– C'est au second étage, première porte à droite ! On revient ! On va chercher de quoi s'éclater !

Les adolescentes les bousculèrent et dévalèrent les marches en chahutant.

Charlotte se risqua à jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'appartement à la porte grande ouverte. Au centre d'une pièce illuminée par des bougies, une adolescente, seins nus, exécutait une bizarre danse du ventre, accompagnée par un joueur de djembé au rythme effréné. D'autres jeunes, affalés un peu partout sur des matelas, la regardaient faire d'un œil désabusé, tout en se repassant des pétards. Soudain, l'un deux se rendit compte de la présence des intruses. Il se leva et vint à leur rencontre, d'une démarche hésitante.

– Bon... soir... vous êtes... perdues ou quoi ? Ce n'est pas une soirée du troisième âge ici !

Charlotte ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais l'adolescent l'en empêcha en agitant un doigt devant son visage, les sens embrumés par les substances illicites dont il avait déjà beaucoup abusé.

– Mais comme nous sommes des gens cools, vous pouvez participer ! Entrez !

Anne, qui se tenait en retrait, enjoignit à Charlotte d'en faire autant. L'adolescent sortit sur le pas de la porte en se balançant et tira une bouffée du « cigare » pendu au coin de ses lèvres. Il leur souffla la fumée au visage et se fendit d'un rire grotesque. Charlotte agita ses mains devant elle, tout en reculant.

– Nous cherchons quelqu'un !

L'adolescent s'arrêta de rire et les dévisagea, en oscillant de plus en plus. Anne s'avança d'un pas.

– Eric est là ?

Le jeune pencha sa tête dans l'appartement.

– Eh les gars ! Y a vos mères qui vous cherchent ! Elle est bien bonne celle-là !

Il se remit à rire, mais retrouva tout à coup un peu de lucidité et leur jeta méchamment :

– Barrez-vous !

Il rentra ensuite et reprit sa place sur son matelas, se perdant peu à peu dans les flots de fumée qui remplissaient la pièce. Désabusées, Anne et Charlotte préférèrent s'en aller et quittèrent l'immeuble, en refermant derrière elles. Alors qu'elles remontaient en silence la rue vers le boulevard Ornano, Anne s'arrêta.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Charlotte s'arrêta à son tour.

– Je ne comprends pas ?

– Oh que si !

Charlotte se remit à marcher, évitant le regard assassin braqué sur elle. Anne la saisit par le bras.

– C'est tout ce que ça te fait ?

– C'est vrai, j'étais au courant ! Eric se drogue ! Tu crois que c'était facile pour moi de te le dire ?

Charlotte se dégagea, se détourna et héla un taxi. Livide, Anne se laissa tomber sur la banquette arrière. Le chauffeur leur sourit et enclencha son compteur.

– Où est-ce que vous allez ?

– 2, rue Charles !

– On aurait pu rentrer en métro ! murmura Anne d'une voix éteinte.

Le visage collé à la vitre, elle se mit à pleurer.

– Ce n'est pas juste ! Ce ne sont encore que des enfants !

Charlotte se pencha pour la consoler, mais Anne l'écarta et essuya ses larmes du revers de la main.

– Il n'est pas dit que je laisse Eric se détruire ! Cela fait combien de temps qu'il...

– Depuis le lycée ! Quand papa s'en est rendu compte, ça a été la guerre tous les jours !

– Ton père n'a jamais su s'occuper de qui que ce soit !

Charlotte accusa le coup sans broncher.

– Les vieux ne pouvaient plus le supporter, alors j'ai décidé de le prendre avec moi ! Richard ne voulait pas, mais j'ai insisté ! J'ai eu tort ! Cela n'a fait qu'aggraver les choses ! Le jour de ses dix-huit ans, Eric est parti en emportant la caisse avec lui !

Le taxi se gara en clignotant devant la devanture éteinte de la boulangerie. Anne descendit en premier. Charlotte régla la course et l'imita. Elle sortit ses clés de sa banane et ouvrit la porte. Anne hésita à la suivre.

– Qu'est-ce que tu vas lui dire à ton mec ?

– Je trouverai bien quelque chose !

– Tu sais, je peux toujours me trouver un banc pour cette nuit !

Charlotte la poussa devant elle.

– Non, mais tu n'es pas bien !

Charlotte pénétra dans la chambre à coucher sur la pointe des pieds, accueillie par des ronflements sonores. Elle se dévêtit et se glissa sans bruit sous les draps. Richard bougea dans son sommeil, se racla la gorge et émit un pet assourdissant. Charlotte se redressa sur un coude et le contempla, partagée entre l'envie de rire et celle de lui crier son dégoût. Richard bougea de nouveau et ouvrit les yeux.

– Quelle heure il est ?

– Je ne sais pas !

Il renifla bruyamment et alluma la lampe de chevet.

– Ça ne sent pas très bon ici !

– A qui le dis-tu !

Charlotte se recoucha. Richard l’attira à lui et se mit à la caresser, en l’embrassant avec fougue. Elle ferma les yeux. Richard la lâcha soudain.

– Pourquoi tu t’arrêtes ?

Il lui fit signe de se taire, sauta du lit et enfila son bas de pyjama.

– J’ai entendu un bruit suspect ! Je vais voir ce que c’est !

– C’est sans doute Anne qui...

Charlotte se mordit les lèvres. Richard se retourna, la main sur la poignée de la porte.

– Tout à l’heure en partant, tu m’as dit qu’elle allait retrouver Eric et qu’ensuite nous en serions débarrassés !

– Oui, mais Eric n’était pas au squat !

– Quel squat ?

Richard se reprit aussitôt.

– Tout compte fait, je préfère ne pas savoir ! Je note juste, qu’une fois de plus, tu n’as pas tenu ta parole !

– Où voulais-tu qu’elle aille en pleine nuit ?

Richard regagna sa place dans le lit et éteignit la lampe de chevet. Charlotte vint se coller à lui, en ronronnant.

– Je te signale que je me lève à quatre heures du matin ! J’ai besoin de dormir !

Charlotte se retourna, en lui souhaitant bonne nuit.

Anne, qui avait entendu la plupart des propos tenus par Richard, en revenant de la salle de bain où elle venait de prendre une douche froide, courut jusqu'à sa chambre et se laissa tomber sur son lit, sa décision prise.

Le jour se levait à peine. Anne s'engouffra dans la station de métro Gare du Nord, son imperméable ski relevé jusqu'aux oreilles. Richard, qui s'activait déjà au fournil, n'avait rien fait pour la retenir. Passant la tête à travers la porte, il s'était contenté de dire :

– Surtout, referme bien derrière toi ! La boulangerie n'ouvre qu'à sept heures !

Et c'est ce qu'elle avait fait, en espérant que Charlotte ne lui en voudrait pas d'être partie comme une voleuse.

Anne s'arrêta devant les machines à poinçonner, sa petite valise à la main. Elle n'avait pas de ticket, ni d'argent pour s'en acheter un. Désorientée, elle regarda tout autour d'elle. Pressés, les gens allaient et venaient, totalement indifférents à son sort. Une bande d'adolescents déboula, en faisant du raffut. Un d'entre eux la bouscula et s'excusa. Elle lui murmura un vague "c'est pas grave". Le jeune lui sourit, puis enjamba un des tourniquets et rejoignit ses potes de l'autre côté. Ils partirent en courant et leurs rires résonnèrent dans les couloirs de la station.

Anne hésita un instant, puis se décida à les imiter. Deux contrôleurs en civil qui l'avaient vue faire, lui barrèrent le passage en souriant et lui réclamèrent ses papiers d'identité. Elle en fut quitte pour une amende à régler sous quinze jours et put poursuivre son chemin.

Anne descendit à la station Simplon, sortit à l'air libre et n'eut pas de mal à reconnaître le boulevard, puis la rue, qu'elle et Charlotte avaient empruntée la veille. Elle refit le même trajet, en priant pour que cette fois, Eric soit là.

Anne se faufila dans l'immeuble désaffecté. La porte se referma dans son dos, la faisant sursauter. Le lieu lui parut bien plus glauque, éclairé par la lumière du jour. Elle grimpa au premier et remarqua que la porte d'un des appartements, avait été dégoncée et posée sur le sol. Elle s'approcha sans faire de bruit et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Un vieux matelas et une couverture étaient roulés dans un coin. Dans un autre, s'entassaient des canettes de bière et des emballages divers de bouffe. Des portraits de femme aux regards absents, peints à la bombe, recouvraient les murs et leur donnaient un aspect vivant.

Anne entra dans la pièce pour mieux les examiner et eut un mouvement de recul. Elle venait de se reconnaître dans l'une des fresques murales, même si les traits n'étaient pas à cent pour cent parfaits.

– Il a un putain de talent, pas vrai ?

Anne se retourna. Un black immense aux tresses sales, arborant un tee-shirt délavé du Che, se tenait sur le seuil de la porte de l'appartement d'en face, une batte de base-ball dans la main gauche. Anne posa les yeux dessus et frémit. "L'ogre" s'en rendit compte et déposa son arme par terre. Les pupilles dilatées, il dévisagea la curieuse avec insistance.

– On ne s'est pas déjà rencontré tous les deux ?

Anne fit non de la tête et recula vers les escaliers. L'homme s'avança un peu plus.

– Et moi, je dis que si !

De l'intérieur de l'appartement, une voix appela :

– Eh « Dirty Smith » ! Qu'est-ce que tu fous ?

– Ouais c'est bon, j'arrive !

– Dépêche-toi vieux ! Le grand Bob veut nous causer !

Il y eut des éclats de rire, puis des notes de musique reggae prirent le relais. Le grand black tourna la tête et lorgna sur les œuvres de l'appartement désert. Son regard revint se poser sur Anne, qui n'osait pas bouger.

– L'artiste n'avait pas menti ! Vous êtes bien réelle !

Il effleura ses cheveux.

– Un ange ! Un ange vivant !

La gorge sèche, Anne le laissa faire. Le black retira soudain sa main.

– Je dois aller retrouver mes potes !

Anne lui désigna l'appartement vide.

– Vous savez quand...

– L'Artiste et sa copine ne rentrent que pour dormir en général !

– Je... je repasserai plus tard dans ce cas !

– Venez donc vous joindre à nous ! Nous avons des bières fraîches et du bon djanga !

Anne déclina poliment l'invitation et commença à descendre les marches. Le black haussa les épaules et regagna son appartement en traînant les pieds. Sa porte claqua avec fracas.

Anne attendit quelques minutes, puis remonta sur la pointe des pieds et entra dans l'appartement désert. Elle déroula le matelas et se laissa tomber dessus. Elle se trompait peut-être, mais en tout cas, elle était prête à attendre Eric pendant des jours s'il le fallait, même

si elle ne savait pas encore ce qu'elle lui dirait, lorsqu'il se tiendrait en face d'elle.

*

* *

Envahie d'une inquiétude sourde, Charlotte déposa sa tasse de café dans l'évier et sortit précipitamment de la cuisine. Elle s'arrêta devant la porte de la chambre occupée par Anne et toqua à deux reprises. N'obtenant pas de réponse, elle frappa de nouveau, puis secoua la poignée. La porte s'ouvrit lentement.

Charlotte pénétra dans la pièce et constata que le lit était fait. Anne avait également pris soin de plier les vêtements qu'elle lui avait passés et les avait déposés sur une chaise. Charlotte ressortit de la chambre en courant.

– Richard !

Richard, qui actionnait l'ouverture du rideau métallique de la boulangerie, se retourna.

– Qu'est-ce qu'il y a ? On dirait que tu as vu un fantôme ?

– Anne n'est pas dans sa chambre !

– Elle est partie vers six heures !

– Comment ça partie ? Et tu n'as rien fait pour la retenir ?

Richard secoua la tête et continua de s'activer comme si de rien n'était. Il ouvrit en grand la porte d'entrée de la boulangerie, la bloqua avec un caillou et balaya la devanture, avant de la refermer. Charlotte se précipita sur lui, hors d'elle.

– Elle te dégoûtait à ce point ?